Book Reviews / Comptes rendus

Éloquence et vérité intérieure. Éd. Carole Dornier et Jürgen Siess. Paris, H. Champion, 2002. P. 232.

Malgré son classement dans une collection consacrée au XVIII^e siècle, ce volume examine la question posée par le titre sur une période qui va de la Renaissance à la Révolution. Dans l'introduction, les deux responsables du recueil, C. Dornier et J. Siess, examinent les notions proposées d'un point de vue philosophique, puis historique. « L'intériorité comme lieu d'accès à la vérité [...] appartient à une interprétation du moi caractéristique de l'Occident moderne, dont la diffusion de l'œuvre de saint Augustin serait le moment inaugural », lit-on sous la plume de C. Dornier, qui note encore que la notion de vérité intérieure aboutit au XVIII^e siècle à la philosophie d'une « nature-source » (dont l'initiateur est Rousseau), cependant que l'émergence de l'idée moderne de littérature accompagne — et accomplit — « la destitution de l'éloquence comme *technè* ».

Douze articles suivent. Le premier, dû à Aron Kibedi-Varga, propose une vaste réflexion sur « la rhétorique et ses limites » (p. 21–40) depuis « la civilisation orale » (discours, conversation) jusqu'à « la civilisation écrite ». Ensuite, l'art de « bien dire » devient celui de « bien écrire », et Kibedi-Varga souligne « l'extension de la rhétorique écrite » avant de terminer sur ce qui représente ses « limites » : le silence, peut-être, ou la méditation religieuse, mais aussi toutes les « vérités cachées » (dans la conversation, dans la poésie, *etc.*) par lesquelles il apparaît que la communication ne s'arrête jamais à l'explicite.

Les autres articles sont rangés dans l'ordre chronologique de leurs sujets. Pour le XVI^e siècle : Louise Labé et Jean de Sponde. Nadine Kuperty-Tsur intitule sa contribution, qu'elle fonde sur l'étude des sonnets 2 et 18 de la Belle Cordière, « Éloquence et effets de sincérité chez Louise Labé » (p. 41–59). (Petite étourderie dans la note 4 de la page 43, qui annonce une citation en « français modernisé » — pour « orthographe modernisée » — mais en donne le texte dans l'orthographe ancienne pour les deux premières lignes avant de passer à la graphie moderne dans les suivantes.) Philippe de Lajarte s'intéresse aux *Méditations sur les Psaumes* de

Sponde (p. 61–78), en insistant sur l'originalité du poète qui réussit à associer polémique et méditation. S'opposant sur ce point au jugement de Marguerite Soulié, Lajarte estime en effet que le discours polémique de la controverse est profondément uni chez Sponde à celui de la spiritualité intime. L'argumentation, à mon avis très convaincante, s'appuie sur une analyse précise de quelques fragments de deux des *Méditations*.

Trois articles portent sur des textes du XVII^e siècle. Le premier, de Dominique Mainguereau, s'annonce comme une étude sur « l'ornement de la parole dans l'humanisme dévot et le jansénisme » (p. 79–93). Il commence par un rappel des travaux de l'auteur sur les modèles du discours janséniste, au moyen de tableaux qui m'ont paru plus copieux que probants. Et il se poursuit par des comparaisons entre les ornements du discours religieux et ceux de la parure féminine. Pourquoi pas, en effet ? Plus intéressante, la réflexion de Suzanne Guellouz nous invite à considérer « la “matière” et la “manière” dans l'*Oráculo manual* de Gracian » (p. 95–107), ouvrage qui connut un durable succès européen. Mme Guellouz note le recours constant de Gracian à la structure binaire : « D'un côté un art de vivre qui se confond avec un art de la réussite, de l'efficacité » — la manière —, de l'autre le naturel, la vertu — la matière. « Magistrale utilisation d'un “manière” et d'une “matière” qui ne s'opposent qu'en apparence [...], où la rhétorique est non plus le moyen de travestir les idées pour se protéger mais de leur donner corps, non plus de les transformer mais de les informer », conclut l'auteur de cet article très stimulant. La troisième contribution sur le XVII^e siècle, due à Emmanuel Bury, confirme l'alliance entre éloquence et vérité intérieure en France à la fin du Grand Siècle. Il s'intitule : « Éloquence et spiritualité dans la pensée fénelonienne : convergences et tensions » (p. 109–29). Fénelon apparaît de ce point de vue comme un continuateur de l'Érasme du *Ciceronianus* qui posait déjà la question du choix, pour l'orateur sacré, entre saint Paul et Cicéron. Chez Fénelon (comme chez Gracian dans l'article précédent, en somme), « ce qui fait l'efficacité de la parole oratoire est son accord authentique avec la parole intérieure, selon un schéma néo-platonicien transmis par l'augustinisme ». Rien de romantique, on s'en doute, dans cette éloquence du cœur où « l'énergie du discours réside entièrement dans les choses (*res*) et non dans le seul arrangement habile des mots (*verba*) ». Fénelon apparaît comme « le témoin d'un moment essentiel de la complexe histoire des rapports entre rhétorique et esthétique », personnage lié à une époque de transition qui illustre le « phénomène de restriction » caractérisant la rhétorique au seuil du XVIII^e siècle et annonce « l'essor de l'esthétique comme science autonome ».

Les six articles suivants portent sur des auteurs du XVIII^e siècle, dont l'un au moins, Joubert, dépasse la Révolution. Jean-Paul Sermain parle de « la disposition [chez] Marivaux, Buffon, et l'éloquence du for intérieur » (p. 131–40). Il s'attache, surtout chez Marivaux, à la « visée antirhétorique » qui caractérise la période et qui a pour effet de bouleverser la disposition du discours, en amenant le lecteur à entrer dans le texte. Comme Diderot, comme Buffon, Marivaux apparaît ainsi en héritier de Montaigne puisqu'il « transpose l'*ordo fortuitus* et l'éloquence du for intérieur de l'essai [...] dans l'espace [...] romanesque ». L'article de Carole

Dornier, « Éloquence, génie et vérité chez Vauvenargues » (p. 141–55), souligne d’abord ce qui semble opposer le genre du fragment au modèle classique de l’éloquence. Mais loin de renier l’art oratoire, Vauvenargues « donne au terme *éloquence* une définition si extensive qu’il désigne aussi l’écriture fragmentaire et le style coupé ». Après avoir rappelé le débat entre Vauvenargues et Fontenelle à ce sujet, C. Dornier conclut en résumant la conception de l’éloquence selon Vauvenargues, auteur partagé entre une tradition classique et une sensibilité qui annonce l’esthétique moderne : « promouvoir une écriture de la concision et du jaillissement qui fait de la pensée et de sa traduction un élan vital dans un processus de création continue ».

Les temps changent, et on attend depuis les premières pages le nom de celui qui personnifie le mieux l’avènement des temps nouveaux : Jean-Jacques Rousseau. C’est Jean-François Perrin qui l’évoque : « Jean-Jacques Rousseau : l’évidence intérieure et l’accent passionné » (p. 157–68). Après s’être attaché à l’importance de la question chez Rousseau : « la question de la vérité intérieure n’est sans doute plus la même avant et après Rousseau », et à sa laïcisation : « l’expérience intérieure comme mémoire du divin n’ouvre pas chez Rousseau [comme chez saint Augustin] sur “l’oubli du créé” mais sur la jouissance d’être au monde », Perrin rappelle que Rousseau a été attaqué comme rhéteur, et que ses conceptions « en matière d’éloquence sont inséparables de ses conceptions fondamentales ». L’entreprise de Rousseau représente une étape décisive dans l’histoire de l’éloquence intérieure, conclut l’auteur. La contribution de Jürgen Siess s’inscrit dans la suite de la précédente, puisqu’il y est question de « rhétorique et [de] discours sensible dans les lettres d’amour de Julie de Lespinasse » (p. 169–89). Siess entend « montrer selon quelles modalités Julie de Lespinasse intègre l’idéal nouveau que prônait Rousseau dans son projet épistolaire », c’est-à-dire dans *La Nouvelle Héloïse*, « et comment elle cherche à maintenir les règles de conduite sociale dont la rhétorique épistolaire est imprégnée, tout en proposant un type de relation et un discours amoureux nouveaux ».

Les deux derniers articles nous mènent à la Révolution, avec Madame Roland, et même au-delà puisque l’une de ces deux études, l’avant-dernière, due à Alain Montandon, évoque « Joubert, ou l’éloquence du silence » (p. 191–205) — Joubert, qui ne mourut qu’en 1824. Montandon oppose les appréciations contradictoires inspirées par ce curieux personnage, « témoin d’une époque passée, [...] écouteur sans ambition, sans envie, curieux, vacant, attentif, désintéressé [...], véritable *amateur* des belles choses » à en croire Sainte-Beuve, mais pour Blanchot « homme anticipant le rêve mallarméen d’un livre qui ne serait jamais écrit ». A. Montandon observe que Joubert « revient sans cesse sur les travers de l’éloquence du style oratoire », considère que « la vraie éloquence est celle du cœur », et associe dans ses écrits cette éloquence du cœur à une concision essentielle : pour Joubert, en effet, « l’éloquence suprême de l’âme a été de ne pas faire un livre, de ne pas l’écrire et d’atteindre ainsi par une orfèvre concision les éclats lumineux d’une vie intérieure dont la fragile transparence était des plus insaisissables ». Montandon souligne le paradoxe au début de son article : « Nombreux sont ceux

qui se sont demandés comment on avait pu faire un auteur d'un écrivain sans œuvre, dont les notes éparses, non destinées à publication ont été réunies pour créer de toute pièce un ouvrage qui n'existe pas ». C'est à Brigitte Diaz qu'il revient d'évoquer la « correspondance de jeunesse de Manon Phlipon », autrement dit Madame Roland (p. 207–23). L'auteur met en valeur « la lente émergence » de « cette écriture libérée, et “libertaire” que Manon revendique comme la condition *sine qua non* d'une vérité sur soi ». Fille de Rousseau, la jeune fille l'est aussi de Plutarque, et ce n'est que peu à peu qu'elle en viendra à la critique de l'éloquence oratoire au seul profit de l'éloquence du cœur. Mais ce « naturel » épistolaire n'en demeure pas moins chez elle très rhétorique et bien différent du mythe romantique de la vérité intérieure « saisie par le sujet même et fixée sur le papier ».

Un bon index termine le volume, qui retrace une évolution capitale non seulement dans l'histoire littéraire mais dans l'histoire de la pensée et des sensibilités au cours des deux siècles qui séparent Louise Labé la Lyonnaise de Manon Phlipon la révolutionnaire.

YVONNE BELLENGER, *Université de Reims*

La Poétique des passions à la Renaissance. Mélanges offerts à Françoise Charpentier. Éd. François Lecercle et Simone Perrier. Colloques, Congrès et Conférences sur la Renaissance, 22. Paris, H. Champion, 2001. P. 423.

Ce qui pourrait sembler une faiblesse dans ce recueil s'avère en fait un atout important. Le manque de définition rigoureuse du terme « passion », loin de l'amoindrir, permet à ce recueil d'être un vrai florilège des poétiques passionnelles. Même si une définition plus rigoureuse aurait permis un tir plus groupé, elle aurait en même temps empêché cette collection d'unir une si grande diversité d'approches et de sujets. Comme le titre l'indique, c'est la poétique qui est le mot rassembleur ici et ce qui permet aux éditeurs de faire un mélange cohérent des textes traitant des passions on ne peut plus différentes. Ce mélange qui rend hommage à une des plus grandes spécialistes des lettres françaises de la Renaissance, Françoise Charpentier, dont l'influence peut être évaluée par le nombre considérable des contributions, est finalement comme les travaux de Françoise Charpentier elle-même, une vraie ressource d'érudition qui se lit avec beaucoup de plaisir.

L'équilibre difficile entre « excès » ou « trouble » passionnel et conscience littéraire est le sujet explicite ou implicite d'une majorité de ces articles. Comme plusieurs d'entre eux l'expliquent, ce trouble risque de devenir un « foyer d'infection » s'il n'est pas surveillé de près. Les angoisses autant que des plaisirs suscités par la passion sont le sujet d'une partie importante de la littérature renaissante traitée ici. Le génie de ce recueil est de faire sentir et l'angoisse et le plaisir que les auteurs de la Renaissance ont éprouvés à l'égard des passions.

La passion n'est pas toujours une « fureur » qui assaillit le poète de l'extérieur. Josiane Rieu et Daniel Ménager voient la passion chez Pierre de Ronsard